

fois pleurée, la fin des Yardbirds fut un autre fiasco. Selon Page, le groupe ne touchait pas un sou de royalties sur des disques qu'il passait sa vie à promouvoir en harassantes tournées. Mais ils parvenaient encore à donner le change, enchaînant une flopée de hits au sein desquels on trouve toutes les futures caractéristiques de ce qui bientôt s'appellera hard rock, puis heavy metal.

Pour se remettre de ses aventures, Keith Relf forma un duo folkly avec l'ex-batteur des Yards, Jim McCarty. Une tentative qui ne dura pas un an. Renaissance semblait destiné à mieux marcher. On y retrouvait la sœur de Keith, Jane Relf. Le temps d'un disque, et... « Une histoire de FOUS ! On quitte le groupe en laissant le nom au pianiste. Une semaine plus tard, il reforme Renaissance avec des amis à lui. A ce moment-là, le pianiste quitte le groupe et laisse le nom à ses copains. Seulement (rires) les copains s'en vont aussi - classique non ? Et quelqu'un de totalement étranger à toute l'affaire a créé le troisième Renaissance. »

Armageddon partait bien. L'été dernier, on vit Keith remonter à la surface, déclarant que son nouveau groupe pourrait bel et bien devenir aussi important que les Yardbirds l'avaient été en leur temps. Et effectivement, Louis Cennamo rappelait à tout un chacun quel énorme bassiste il était, Bobby Caldwell prouvait que son drumming n'avait rien perdu de sa fougue depuis ses expériences avec Johnny Winter et Captain Beyond, Martin Pugh (ex-Steamhammer-Rod Stewart Album) déployait les frasques de son incroyable guitare. Le disque, sorti chez A & M, était si brillant que nous demandâmes dans ces colonnes qu'on veuille bien lui accorder au moins la faveur d'une importation. Il n'en fut rien (comme d'habitude), grâce à quoi tout le monde rata un superbe album de métal pulpeux. Ah, la voix éraillée, fatiguée, bouleversante de Keith Relf... Et puis ces fantasmeurs solos d'harmonica envoûteurs, affrontant la diabolique guitare... On le trouve encore chez de rares importateurs, cet album. Armageddon ayant été partout rejeté avec le même manque de courtoisie élémentaire qu'en France (sauf en Allemagne), Relf avait dissous le groupe et formé Now, avec sa sœur, Cennamo et un ex-Strawbs, John Hawken. Un groupe qui aurait peut-être

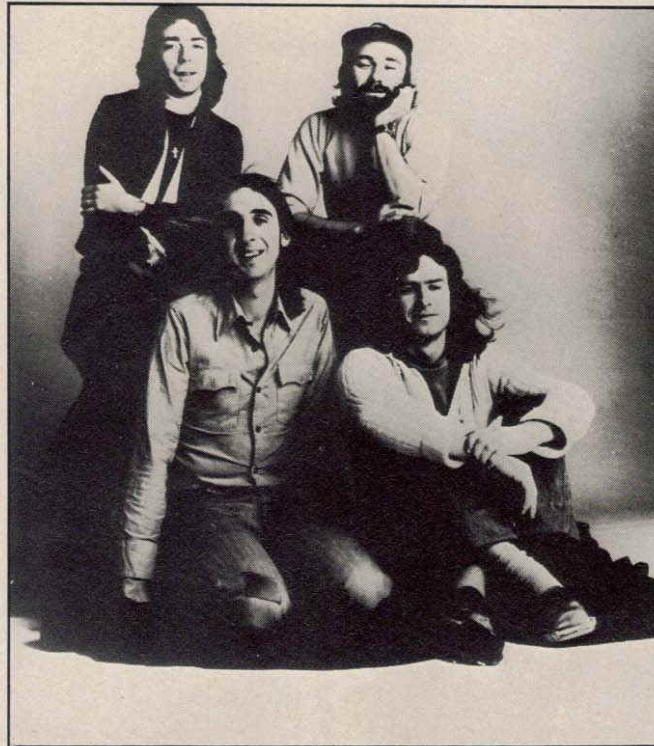
reflété la face paisible de cet homme oscillant depuis treize années entre la beauté mélodique et l'enfer électrique, et qui en est mort à l'âge de trente-trois ans. - PHILIPPE MANŒUVRE.

P.S.: J'allais oublier de vous rappeler que l'on peut, dernier hommage, entr'apercevoir

les Yardbirds en très grande forme dans le film d'Antonioni « Blow Up ». Le groupe interprète « The Train Kept A-Rolling », Jeff Beck casse sa guitare, Jimmy Page assure frénétiquement, Keith prend un superbe solo d'harmonica. C'était dans une boîte de Chelsea, il y a bien trop longtemps.



folle genèse



GENESIS
C'est bien lui qui chante !

En 1967, ce n'était qu'une bande de rêveurs frais émoulus du lycée avec la vague idée de tenter leur chance dans d'autres lieux que le petit commerce, la banque ou le fonctionariat, d'autres horizons qu'une vie carrée d'habitudes et de sécurité, et avec en plus quelques talents originaux et une confiance tenace en la validité de leur créativité musicale et poétique. L'un d'eux avait étudié, depuis sa plus tendre enfance, le piano comme un fils de bonne famille; il était normal

que ce soit à lui, Tony Banks, que revienne la lourde responsabilité de tenir les claviers du groupe qui n'avait pas encore commencé d'exister. Un autre avait d'incontestables prédispositions pour le mime et la chose théâtrale, il tiendrait donc le devant de la scène, et cela ne ferait qu'arranger les affaires de la troupe qu'il ait en plus une voix exceptionnelle, bien utile pour chanter. Au côté de Tony Banks et de Peter Gabriel, il y avait alors deux guitaristes dont l'un, Anthony Phillips, jouissait

du grand avantage sur l'autre de posséder une guitare électrique et un petit ampli, ce qui lui permit sans conteste de s'octroyer le rôle envié du guitariste (il ne faut pas oublier que 67-68 c'était le temps des fleurs, et que Clapton et bientôt Hendrix allaient faire fureur); il ne restait d'autre alternative au pauvre Michael Rutherford que de se contenter d'un second rôle de la guitare ou de se rabattre sur la basse; ce qu'il fit, sans jamais oublier par la suite ses premières amours. Des batteurs il s'en succéda plusieurs avant que les choses ne se stabilisent en 70, avec l'arrivée de Phil Collins.

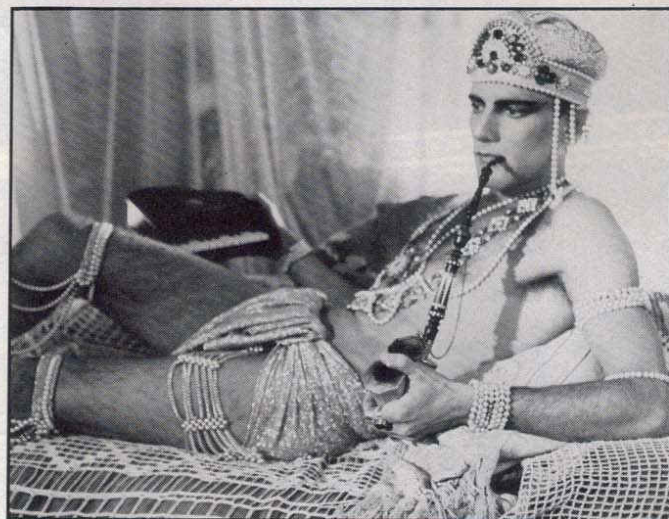
Le psychédéisme en vogue n'était pas spécialement propice à l'esthétique du groupe, en particulier à ses paroles étranges et à ses climats mystérieux à mille lieues des acid-trips et plus empreints des comptines de la vieille Angleterre, des chansons traditionnelles, des contes et des légendes que des fleurs artificielles d'une mode venue d'ailleurs et qui n'allaient durer que l'espace d'un été. Leur propos avait de plus vastes visées; c'est peut-être pourquoi ils eurent quelques difficultés à se faire écouter. Au début de 1969, Jonathan King produisit leur premier album pour Decca, compagnie qui aurait pu se faire dans ces années-là une solide réputation de découvreuse de talents exceptionnels - hormis « From Genesis To Revelation », elle sortit l'album de Giles, Giles & Fripp qui devait devenir King Crimson, les premiers albums de Ten Years After et ceux d'East Of Eden par Deram interposé - mais qui se fit plutôt dans les années suivantes celle de ne pas savoir les conserver. Dans une certaine mesure ce fut une chance pour Genesis, dont, vous l'aviez compris, c'est de la genèse qu'il s'agit; l'album passa inaperçu; entre-temps, Tony Stratton-Smith leur manager créait sa propre compagnie, Charisma, et avec elle allait faire d'eux ce qu'ils sont devenus.

Il n'en reste pas moins que « From Genesis To Revelation », que Decca vient de rééditer agréablement pour les collectionneurs de quatre morceaux jusqu'à présent inédits en trente-trois tours (« The Silent Sun » et « That's Me », faces A et B d'un simple sorti en février 68, et « A Winter Tale » et « One-Eyed Hound » faces A et B d'un simple sorti trois mois plus tard), que « From Genesis To Revelation » donc, est un disque

images

remarquable et qui a été fâcheusement sous-évalué. Un vrai premier album, aussi significatif pour l'auditeur de la richesse potentielle du groupe que le fut « Aerosol Grey Machine » pour Van Der Graaf Generator ou le premier Yes. Il y a cet art de créer des climats étranges, de trouver le mot juste et l'image insolite dans des chansons qui malgré tout ressemblent à des comptines d'enfants sur des histoires qui ressemblent à des détournements pervers des vieux contes de fée; le tout concentré sur des morceaux qui, ici, excèdent rarement les quatre minutes encore de rigueur à cette époque paléolithique. C'est cette règle que John Anthony, le premier producteur du groupe pour Charisma, sut enfreindre; ce qui libéra le groupe et lui laissa la bride sur le cou pour créer les grandes épopées lyriques qui allaient devenir caractéristiques du **style Genesis**. Et il est très important de faire la différence entre style et genre. En fait, ce ne sont pas à proprement parler les épopées qui font le style Genesis, mais la manière de les traiter avec une esthétique qui tient du surréalisme et de la « cruauté », de l'innocence et de la dérision, de la chaleur humaine et de l'ironie grinçante. Depuis l'épanouissement de Genesis (que l'on peut peut-être dater de la sortie de « Nursery Cryme »), le genre Genesis est de ceux qui ont été le plus imités, leurs trucs formels (« tricks ») les plus exploités; et pourtant leur style reste inimitable: une alchimie trop complexe pour être réduite à un code et recopiée telle quelle. C'est pourtant ce qu'ont tenté des tas de groupes, le plus souvent européens, aujourd'hui dans l'impasse (pour ne faire de peine à personne, je ne citerai pas de noms, vous devez bien savoir de qui je veux parler). Le **genre Genesis** prête au plagiat, mais il ne prête qu'à cela: là où Genesis donne dans la finesse, ses plagiaires, même les (LE) plus talentueux, donnent dans la grandiloquence et le pompiérisme, à de rares exceptions près. Zappa appelle ça « cheapness ». Dans toute la production du rock théâtral, du rock-vieille-tradition-rurale, du rock épique, est-il un seul morceau qui égale en intensité musicale « Watcher Of The Sky » (en particulier la version du « Live »), en expressivité théâtrale « Get 'em Out By Friday », en force poétique « More Fool Me » (il faudrait presque dire en sensualité), en évidence les refrains de « I

Know What I Like » ou de « Ripples »... « Sail away, away / Ripples never come back »... Et nous voici en 1976. L'arrivée en 70 de Phill Collins à la batterie, puis le remplacement d'Anthony Phillips par Steve Hackett n'avaient pas un instant altéré l'esprit du groupe. Non seulement ils se sont intégrés à merveille au style, mais en plus ils en sont devenus des composantes importantes. Ce style, il n'en restait pas moins personnalisé par Peter Gabriel, l'auteur, le chanteur, le mime, mais surtout, peut-être, l'homme de scène. Or, la scène, c'est certainement l'aspect le plus superficiel de l'art de Genesis; entre un disque d'Alice Cooper et un album de Genesis, on entend toute la différence. Peter Gabriel s'en est allé, on a crié au désespoir, on s'est imaginé Genesis sombrant dans l'oubli tant on croyait l'homme irremplaçable. Il l'était peut-être, puisque, de fait, il n'a pas été remplacé; mais **cela n'a rien changé**: il faut se rendre à l'évidence que « A Trick Of The Tail » n'a définitivement rien à envier à « Foxtrot », et c'est le plus parfait « follow up » a « Selling England By The Pound » que l'on eût pu imaginer. La continuité, seul « The Lamb Lies Down On Broadway » semble l'avoir un instant mise en cause, et ce n'est peut-être pas étranger au départ de Peter Gabriel, responsable de l'idée et de tous les textes (ce qui n'était jamais arrivé auparavant). On n'a jamais su au juste qui faisait quoi au sein de Genesis, mais ce que j'ai su, parce qu'il me l'a dit, c'est que Steve Hackett n'aimait guère « The Lamb... »; et Tony Banks d'ajouter: « Ce n'était pas vraiment du Genesis au sens où nous l'entendons; c'était plutôt l'album de Peter... » Genesis, un groupe sans leader. Le cours était loin d'être tari, nous étions rassurés; restait une petite appréhension quant à la scène, mêlée d'une grande excitation, celle de l'enfant qui s'apprête à ouvrir un cadeau sachant que quoi qu'il contienne il ne sera pas déçu, et il y aura du neuf! Bill Bruford partageant la batterie avec Phil Collins, celui-ci prouvant à la foule ébahie que c'est bien lui qui chante: un Genesis au meilleur de sa création et à peine revenu d'une triomphale tournée américaine pour une vingtaine de dates en Europe. Une tournée qui, enfin en ce qui nous concerne, ne se contente pas de passer par Paris (cf. « Concerts »). - JEAN-MARC BAILLEUX



« MELODRAME »
Frais, frivole, ironique.

Cannes. Pas d'entracte pendant quinze jours. Le spectacle reste permanent. Dans les salles, mais aussi dans la rue. Les comesses aux pieds nus d'autrefois - les starlettes - ont fait leur temps, joué leur rôle à la perfection, cédé la place à de nouvelles stars: les metteurs en scène. On se presse désormais pour apercevoir Polanski, Losey, Bertolucci, Rosi. Cruelle déception: Bergman n'était pas au rendez-vous; seulement son dernier film, « Face à Face ».

Et les films, alors? Plus de cinq cents, j'en ai vu le dixième, environ quatre à cinq par jour. Cela frisait l'indigestion.

Fascinante à force d'insignifiance, la cuvée 76. On s'attendait à trouver des films passionnants, des noms prestigieux qui annonceraient des chefs-d'œuvre; des ouvrages qui suscitent l'enthousiasme ou la réprobation véhémement. Au lieu de quoi rien, du banal, du superflu, du cheap. Les derniers petits de Visconti (« L'Innocent »), Jancso (« Vices Privés, Vertus Publiques »), Losey (« Mr. Klein »), Schatzberg (« Vol à la Tire »), Werner Schroeter (« Flocons d'Or »), Daniel Schmid (« L'Enfer des Anges ») ne présentent aucun

intérêt. Ils font partie de cette masse de films d'art et d'essai à consommer de suite. Et même lorsqu'on voit les nouveaux Rosi, Polanski, Saura et Rohmer, on se rend compte qu'ils ne sont pas au summum de leur forme. Heureusement que Bergman avec « Face à Face » et Bertolucci avec le grandiose « 1900 » étaient, eux, au mieux de leur condition.

Et le grand prix? « Taxi Driver », parlons-en. Martin Scorsese en donne pour son argent, ressuscite les remèdes miracles de l'illusionniste qui sort des lapins de son haut-de-forme. Tarvis Bickle (Robert de Niro), un ancien Marine, a trouvé un emploi de chauffeur de taxi à Gotham City. En contact avec la corruption, la frustration, la solitude, bref avec la jungle des villes, il glisse, perd pied. Déjà condamné de par son background (Vietnam) à n'être qu'un paumé, il n'a plus pour exister qu'un seul moyen: la violence, se chercher au travers d'actes sauvages, meurtriers et solitaires. Frapper, faire le mal, détruire puisque la fille qu'il convoite le repousse sans ménagements. Ce film qu'une ville menaçante, Gotham la flippée, colore aux teintes violacées d'une scène de tra-